

054

1543

Canadienne

LE MENEESTREL



PARTIE LITTÉRAIRE.

Vol. I.

QUEBEC, 29 AOUT, 1844.

No. 11.

SOMMAIRE :—BONAPARTE, (*Poésie*) ; LA FILLE DU BRIGAND, (*Esquisse de mœurs*).

Poesie.

BONAPARTE.

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
 Le nautonnier de loin voit blanchir sur la rive
 Un tombeau, près du bord par les flots déposé ;
 Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
 Et, sous le vert tissu de la ronce et du lierre,
 On distingue... un sceptre brisé !

Ici git... point de nom ?... Demandez à la terre
 Ce nom ! Il est inscrit en sanglant caractère,
 Des bords du Tanais au sommet du Cédar,
 Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
 Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves.
 Qu'il foulait tremblants sous son char.

Il est là !... Sous trois pas un enfant le mesure !
 Son ombre ne rend pas même un léger murmure.
 Le pied d'un ennemi soule en paix son cercueil.
 Sur ce front foudroyant le moucheiron bourdonne,
 Et son ombre n'entend que le bruit monotone
 D'une vague contre un écueil.

Ne crains pas cependant, ombre encore inquiète,
 Que je vienne outrager ta majesté muette.
 Non, la lyre aux tombeaux n'a jamais insulté.
 La mort fut, de tout temps, l'asile de la gloire.
 Rien ne doit jusqu'ici poursuivre une mémoire ;
 Rien... excepté la vérité !

Tu tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage ;
 Mais pareil à l'éclair, tu sortis d'un orage ;
 Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom.
 Tel ce Nil, dont Memphis boit les vagues fécondes,
 Avant d'être nommé, fait bouillonner ses ondes
 Aux solitudes de Memnon.

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides ;
 La victoire te prit sur ses ailes rapides ;
 D'un peuple de Brutus la gloire te fit roi.
 Ce siècle, dont l'écumé entraînait dans sa course
 Les mœurs, les rois, les dieux, ... refoulé vers sa source,
 Recula d'un pas devant toi.

Tu combattis l'erreur sans regarder le nombre ;
 Pareil au fier Jacob, tu luttas contre une ombre ;
 Le fantôme coula sous le poids d'un mortel.
 Et, de tous ces grands noms profaneur sublime,
 Tu jouas avec eux, comme la main du crime
 Avec les vases de l'autel.

Ainsi, dans les accès d'un impuissant délire,
 Quand un siècle vieilli de ses mains se déchire,
 En jetant dans ses fers un cri de liberté,
 Un héros tout-à-coup de la poudre l'éleva,
 Le frappe avec son sceptre... Il s'éveille, et le rêve
 Tombe devant la vérité.

Superbe et dédaignant ce que la terre admire,
 Tu ne demandais rien au monde que l'empire.
 Tu marchais... Tout obstacle était ton ennemi.
 Ta volonté volait comme ce trait rapide.
 Qui va frapper le but où le regard le guide,
 Même à travers un cœur ami.

Jamais pour éclaircir ta royale tristesse,
 La coupe des festins ne te versa l'ivresse.
 Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer ;
 Comme un soldat debout, qui veille sous ses armes,
 Tu vis de la beauté le sourire et les larmes
 Sans sourire et sans soupirer.

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes,
 L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes ;
 Et ta main ne flattait que ton léger coursier,
 Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière
 Sillonnaient, comme au vent, la sanglante poussière,
 Et que ses pieds brisaient l'acier.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure ;
 Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure ;
 Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.
 Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
 Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
 Et des serres pour l'embrasser.

S'élançant d'un seul bond au char de la victoire,
 Foudroyer l'univers des splendeurs de sa gloire,
 Fouler d'un même pied des tribuns, et des rois,
 Forger un joug trempé dans l'amour et la haine,
 Et faire frissonner sous le frein qui l'enchaîne,
 Un peuple échappé de ses lois ;